le lac Supérieur, où il passa l'hiver; ce fort était le point de réunion de tout le commerce de la Compagnie du Nord-Ouest. En 1817, il se rendit à la Rivière Rouge avec des commissaires nommés par le Gouvernement pour prendre des informations sur les lieux; il ne lui fut pas difficile de voir que les métis et autres qui avaient fait tant de mal à sa colonie, manquaient de principes et qu'il leur fallait de l'instruction. Il fit signer par quelques colons catholiques une requête à l'Evêque de Québec pour demander des prêtres. Il quitta le pays vers l'automne, se rendit à St-Louis, sur le Mississipi, et de là à Montréal en traversant les Etats-Unis.

Au commencement de janvier 1818, il fit faire la demande de missionnaires, pour sa colonie, par le Gouverneur du Canada. L'Evêque de Québec, J. O. Plessis, ne laissa pas échapper une si belle occasion de faire briller le flambeau de la foi dans ces parties reculées de son immense diocèse. Je fus mis à la tête de cette mission naissante: je fus accompagné d'un prêtre et d'un jeune ecclésiastique comme catéchiste. Nous quittâmes Montréal le 19 mai et arrivâmes à la Rivière Rouge le 16 juillet 1818. Nous trouvâmes la colonie dans une grande pauvreté: tout le monde vivait à la pêche ou de la viande des buffles, séchée au soleil ou au feu, encore fallait-il la faire venir de très loin. Quoique nous fussions à la table du Gouverneur de la colonie, nous n'étions pas mieux que les autres, et nous n'y voyions point de pain; ce qui devait durer six ou sept ans.

Au milieu de nos privations, nos regards se portaient sur la moisson future qui avait la plus belle apparence, quoiqu'en petite quantité; mais le trois du mois d'août il tomba une pluie de sauterelles qui couvrirent la terre et dévorèrent toutes les moissons; de plus elles déposèrent leurs oeufs dans la terre et au printemps de 1819, tous ces oeufs produisirent autant de petites sauterelles, qui sortirent de la terre, grosses comme des puces et qui la couvrirent; il fallut les élever; elles rongèrent tout ce que la terre produisait de végétation. A la fin de juillet étant alors à leur grosseur et ayant leurs ailes, quand il venait un vent qui leur plaisait, elles s'élevaient dans les airs comme un nuage épais et disparaissaient; il n'y eut cette année-là aucune récolte. L'année suivante 1820, chacun sema avec confiance et les grains avaient la plus belle apparence, lorsque le 26 juillet il tomba encore des airs une aussi grande quantité de sauterelles qu'en 1818; elles firent les mêmes dégâts, déposèrent leurs oeufs dans la terre, et l'année 1821 fut encore obligée d'élever cette famille incommode, dont elle ne fut délivrée qu'au mois d'août; ce qui faisait quatre ans pendant lesquels on ne put récolter ni grains ni légumes; elles ne sont pas revenues depuis.

Après les sauterelles, des souris en nombre infini vinrent aussi ravager nos petits champs. A la suite de tous ces malheurs